

archives Bayard

Yves Pitette

La Bonne Presse

dans la Grande Guerre

1914

1918





Un « monument aux morts ». Deux dates : « 1914-1918 ». Des patronymes gravés. Pas de prénoms. Pas d'âge. Et des passants distraits.

Il y avait une plaque, rue Bayard, avec les noms de ceux de « la Bonne Presse » « morts pour la France » durant la Grande Guerre. Il fallait rompre avec la distraction. Et avec la relégation de cette plaque. Il fallait la remettre au cœur de l'entreprise, là où passent chaque jour des centaines de membres du personnel et de visiteurs. Il fallait aussi redonner à ces hommes des prénoms, des biographies. Yves Pitette l'a fait, fouillant dans les archives, relisant nos vieux journaux, retrouvant des visages, restituant leur personnalité à ces 50 jeunes morts, les contemporains de nos pères, grands-pères, arrière-grands-pères...

Le 10 novembre 2005, nous avons, en quelque sorte, ré-inauguré cette plaque. Nous l'avons fait avec ferveur et respect. Maintenant que les derniers « poilus » se comptent sur les doigts d'une main, l'évocation de la vie retrouvée des « nôtres » est un hommage à tous les autres.

Bruno Frappat

Président du Directoire de Bayard

Novembre 2006

Le choc de la Guerre

Le 31 juillet 1914, l'imprimerie de la Maison de la Bonne Presse compte 172 ouvriers. En quelques jours, du fait de la mobilisation, il n'en reste plus que 70, « surtout de jeunes apprentis ».

Coup d'arrêt pour la Bonne Presse

Faute de personnel, 45 périodiques sont arrêtés le 1^{er} août. Il faut cependant embaucher 19 personnes, « pour faire porter tous les efforts sur La Croix, dont l'importance allait doubler avec la guerre ». Le reste de l'entreprise est à l'avenant : « Chaque jour la BP perdait quelques membres de plus ; la grande salle de l'Administration se dépeuplait ; à l'imprimerie, les machines, désormais inutiles, étaient recouvertes de papier. Impossible de penser à la publication des périodiques. »

La mobilisation a visé large. Les plus jeunes rejoignent des unités combattantes, mais les plus anciens se voient affectés en arrière du front, comme auxiliaires, par exemple pour la garde des voies ferrées...

Aussitôt, l'entreprise prend des mesures pour garder le contact avec les siens et lance une « circulaire » qui, dès son 8^e numéro daté du 18 septembre, devient un petit bulletin imprimé qui sera envoyé tous les quinze jours : « La BP dans la guerre de 1914 » - que nous citerons désormais comme le « bulletin BP ».

Si on peut lire dans les premiers numéros que « le 132^e de ligne a acheté à la BP un duplicateur », ou que « toutes les pastilles de terres rares du service des projections ont été réquisitionnées par le ministère de la Guerre pour les projecteurs de la télégraphie militaire et des aérostats jusqu'à concurrence de 10 000 », la cruelle réalité de la guerre s'impose très vite. Le rédacteur qui fait état des premiers blessés, rappelle avec insistance « qu'il faut être prêt, en bon chrétien ». Et arrivent les nouvelles des premiers tués, Albert Hébert, Henri Rouzeau, ou Francis Leroux, mort... chez lui,

dont le cœur n'a pas résisté aux fatigues des premiers combats. En d'autres points du front, d'autres expriment dans leurs lettres la déception de n'avoir pas encore vu d'Allemands : « *Dans la région de Verdun, écrit Victor Foucher le 27 août, nous n'avons encore eu que des combats sans grande ampleur.* » Il y sera pourtant tué deux mois et demi plus tard. Ou Edmond Vautherin qui, dans un courrier du 30 septembre, regrette : « *Malgré mon grand désir, je ne crois pas avoir le plaisir de prendre part au combat.* »

Faux départ pour Toulouse

Le souci immédiat de la Bonne Presse est pourtant de ne pas se laisser piéger dans Paris par l'avance allemande. Un rédacteur de *La Croix*, M. Navarre, est chargé d'organiser un départ en province pour assurer la continuité de la parution. Le bulletin BP n° 18 du 27 novembre en fait le récit : « *Nos doyens Gabriel et Hervagault nous rappelèrent la parole de notre vénéré et très regretté fondateur Vincent de Paul Bailly dans une circonstance critique de la vie de la BP : si l'on me chasse de notre petite salle de rédaction, je me transporterai dans un grenier, mais La Croix paraîtra toujours et quand même.* » La destination choisie est Toulouse, où un journal catholique local, *Le Télégramme*, est prêt à héberger *La Croix*. Mais il y a huit tonnes de matériel à transporter. On achète huit « chevaux de roulage », on loue deux « camions » – des chariots pour le transport des marchandises – car il est impossible d'utiliser le chemin de fer réservé à l'armée. En six étapes d'environ 45 kilomètres au milieu des réfugiés, le convoi parvient à Vierzon, où ses chevaux sont réquisitionnés. La victoire de la Marne permettra son retour à Paris...

Le Pèlerin reparait à la Toussaint

Paul Féron-Vrau, patron de l'entreprise, est rentré à Lille à la mi-août 1914, où il reste bloqué toute la guerre. Il sera même déporté au camp de Roon, à la frontière polonaise, d'où il ne sera libéré qu'à l'été 1918 sur intervention du pape Benoît XV. Il ne rentrera à Paris, via la Suisse, que le 18 juillet 1918. *La Croix* paraît sur 4 pages en petit format, compte-tenu des restrictions de papier ; avec un supplément de 4 pages deux fois par semaine – il deviendra quotidien en 1916 et 1917, puis seulement trihebdomadaire ensuite pour se conformer aux consignes gouvernementales. *Le Pèlerin* reparait à la Toussaint, d'abord en noir, puis en couleurs trois semaines plus tard. *Le Noël*, *L'Etoile noëliste*, *le Journal bleu* ressortent aussi progressivement, malgré de nouvelles ponctions dans le personnel. La classe 14 a été appelée en août (six nouveaux départs), la classe 15 l'est en décembre : seize hommes mobilisés dont cinq seront tués.

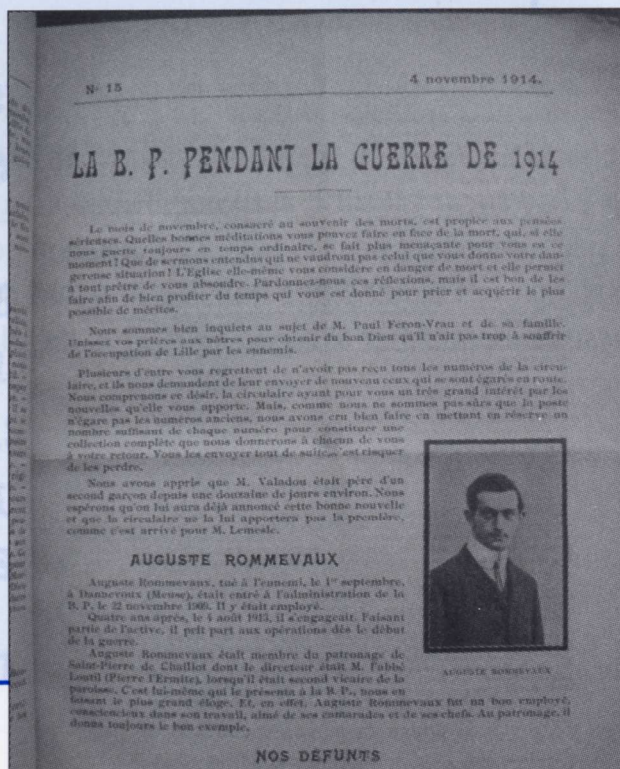
Le 7 novembre 1914, *La Croix* tance en page une « quelques lecteurs » qui tardent à se réabonner et « *refusent de se rendre compte de la situation créée par l'envoi au feu de 200 membres de notre personnel. Il y a en France quelques régions où il semble qu'on ignore la guerre. Le départ de la classe 15 va achever la désorganisation de nos services. Le personnel de vétérans et de jeunes gens qui reste fera des prodiges pour suffire à la besogne.* »

En novembre 1914, après quatre mois de guerre, le bulletin BP livre un état par armes du personnel mobilisé : infanterie 88, artillerie 18, chasseurs 9, train 9, cavalerie 5, état-major 5, infirmiers 5,

La Bonne Presse n'oublie pas ses mobilisés

« Pour rester en relations avec nos employés et ouvriers mobilisés, nous avons créé une circulaire, sorte de journal de la BP, intitulé *La BP pendant la guerre de 1914*, qui leur donne des nouvelles de la maison et reproduit les passages les plus intéressants des lettres qu'eux-mêmes veulent bien nous envoyer » (Croisade de la presse, n° 606). Ce bulletin, dont il ne subsiste qu'une seule collection, amputée de l'année 1918, est une chronique de la vie au front. Tous les quinze jours, le bulletin resserre les liens de solidarité tissés entre l'entreprise et ses quelque deux cents salariés mobilisés, mais aussi entre

eux. On les voit s'entraider, saisir la moindre occasion de se rencontrer sur le front, pleurer la mort de collègues et d'amis. Chaque parution met à jour la liste des tués, prisonniers et disparus. Comment ne pas s'émouvoir devant les lettres d'hommes dont on sait, en les lisant, qu'ils tomberont à leur tour. Chaque année, le titre du bulletin change, 1914, 1914-1915, puis 1914-1916... Peu à peu, se multiplient les photos des uns et des autres dans ces uniformes que les aléas de la vie de tranchées rendent de plus en plus disparates. Grâce aux visites de leurs amis cantonnés à proximité, voici des dessins et des photos des tombes de Victor Foucher ou Ovide Denoor ; voici des lettres d'infirmiers militaires demandant une plaque pour la tombe de René Zissel, ou signalant le lieu de la sépulture d'Alexandre Mégret, à Beauséjour, près de Verdun. A Paris, la Bonne Presse compile une collection de ces bulletins pour chacun de ses mobilisés. Ils la trouveront au retour, pour le souvenir. S'ils reviennent.



brancardiers 4, génie 4, infanterie coloniale 2, auxquels il faut ajouter une demi-douzaine de divers, dont un zouave. A la fin de l'année, *La Croix* a déjà annoncé la mort de dix membres du personnel de la BP. Ils sont seize en réalité. Au 20 janvier 1915, l'entreprise qui compte environ 600 salariés, dont 300 femmes, recense 227 mobilisés, dont 11 morts connus et 7 prisonniers. Dans les premiers mois de 1915, la Bonne Presse est installée dans la guerre et commence à prendre des initiatives. Elle pense d'abord aux siens et leur envoie début janvier un petit colis cadeau. Le mandat qu'il recèle est très bien accueilli, tout comme le portefeuille, frappé de l'inscription « *Guerre de 1914-1915. Maison de la Bonne Presse. Ceux qui restent à ceux qui sont partis.* » Est-ce alors une innovation ? Mais la possibilité offerte par ce portefeuille d'y glisser une photo derrière une fenêtre de mica est particulièrement appréciée, si l'on en croit les lettres de remerciement publiées dans le bulletin BP. Celles-ci ne disent rien de la Médaille miraculeuse jointe.

Nouveaux défis, nouveaux titres

Les nouvelles conditions dues à la guerre stimulent la créativité de la Bonne Presse. Certes, bien des comités qui assuraient la diffusion des titres sont arrêtés ou au ralenti, mais les abonnements directs ne cessent de progresser, ce qui oblige *La Croix* à expliquer aux responsables de ces comités pourquoi « *certaines avantages sont assurés aux abonnés directs par lesquels l'œuvre vit* ».

Malgré bien des hésitations, la BP lance « *sous de très hautes influences* », dont celle prépondérante du cardinal Sevin, archevêque de Lyon, « *un bulletin spécial d'édification et de réconfort mutuel pour le clergé mobilisé* ». Bimensuel, *Le Prêtre aux Armées*, qui a vite 13 000 abonnés, survivra à la guerre sous les noms successifs de *Prêtre et Apôtre* (1919/1974) et *Vivante Eglise* (1974/1980). François Mahé, qui sera tué en 1918, explique dans une lettre de juin 1915 comment il s'en fait le propagandiste auprès des prêtres soldats qu'il rencontre.

Lancée aussi la préparation du « *Livre d'Or du clergé et des congrégations religieuses* », dont la sortie n'est prévue qu'après la guerre, « *avec les états de service de tous les séminaristes, prêtres et religieux mobilisés* ». Un projet destiné à combattre les accusations des anticléricaux contre les présumés « *prêtres planqués* ». Un livre de 120 pages, signé du pseudonyme « *Vindex* », a le même objectif, mais à plus court terme. *Qui a été l'instigateur de la guerre ?* connaît un succès immédiat et un tirage de 5 000 exemplaires dès mars 1915. *Prions en Eglise* avant la lettre, *Offices et Messes*, publié en fascicules hebdomadaires, offre aux prêtres sous les drapeaux un bréviaire portatif. Dans un autre genre, un recueil de « *Chants et prières du soldat* » atteindra le 520^e mille. Rien n'est pourtant facile. Début 1915 toujours, *Le Pèlerin* est saisi, ainsi que 16 000 images du Sacré-Cœur portant la prière ordonnée par le pape Benoît XV pour la paix. L'autorisation gouvernementale de réimpression ne sera obtenue qu'une fois ajoutée une note sur le genre de paix officiellement souhaitée, une « *paix qui suppose le triomphe et le règne du droit* ». Bref, la paix que l'on attend de la seule victoire...

La Douleur des hommes

285 membres du personnel de la Bonne Presse auront été mobilisés pendant le premier conflit mondial. 50 y ont perdu la vie, dont les noms sont portés sur la plaque-mémorial réinstallée dans l'entrée du 3 rue Bayard, le 10 novembre 2005.

Fixée à l'origine dans l'entrée du 22, cours Albert 1^{er}, « à côté de la grotte de Lourdes » qui s'y trouvait alors, elle fut ensuite déplacée au troisième étage de cet immeuble, sur le palier de l'administration, avant de rejoindre, dans les années 60, celui du deuxième étage du 3, rue Bayard, où se trouvait alors le magasin de vente. A 9 h 30, le mardi 14 octobre 1919, les participants au 25^e Congrès de la Bonne Presse inauguraient cette plaque de marbre de 300 kilos, dont le directeur de la maison, Paul Féron-Vrau, disait qu'elle rappelait le souvenir « *des cinquante membres de la Maison de la Bonne Presse tombés ou disparus pendant la guerre pour la défense de notre chère patrie* ». « *J'ai combattu le bon combat. J'ai conservé la foi* », dit d'ailleurs l'épithaphe empruntée à saint Paul, gravée dans le marbre. Après ce discours, l'abbé Ambroise Jacquot bénissait la plaque, avant le chant du *De Profundis*.

Il faut dire que l'abbé Jacquot, 58 ans, était très concerné. Prêtre assomptionniste tout juste ordonné, il avait été nommé à 25 ans administrateur général d'une Bonne Presse en plein essor en juin 1886. « Sécularisé » – devenu officiellement prêtre diocésain – après l'interdiction des congrégations, il était resté à son poste dans l'entreprise. C'est à lui qu'était presque systématiquement revenue la tâche de célébrer une messe en présence du personnel, soit dans la chapelle de la rue François 1^{er}, soit dans les églises voisines, Saint-Pierre-de-Chaillot ou Saint-Pierre-du-Gros-Cailou, après la mort de chacun des cinquante tués de la guerre 14-18.

Le début de la guerre fut meurtrier pour les hommes de la Bonne Presse. André Périnard est tué le premier lors de la défaite de Charleroi, et sept autres après lui dans les semaines qui suivent, lors de la retraite des troupes françaises le long de la Meuse, sur le flanc est de la place forte de Verdun. Henri Manceau, un ouvrier de 25 ans, est tué à la fin de la bataille de la Marne. Et alors

que les armées se livrent « la course à la mer », pour verrouiller le front occidental, la bataille pour Arras voit disparaître Charles Ladan-Clermont avant que Philippe Dupont ne soit tué d'une balle dans la tête sur l'Yser. Henri Brichet, qui sera porté disparu à son tour un an plus tard, raconte dans le bulletin BP le combat d'Andechy (Somme), près du Quesnoy, le 4 octobre : une sorte d'archétype de ces affrontements sanglants pour un village, une position, qui font des victimes par centaines sans résultat toujours probant. Fin 1914, la Bonne Presse compte seize morts parmi les siens.

« Le terrible nécrologe de la Bonne Presse »

1915 est l'année de la guerre des tranchées. L'entreprise déplorera encore seize morts, de l'Yser à l'Artois et à la Champagne, mais aussi dans les hôpitaux de l'arrière. La vie est très dure dans les tranchées et ils sont plusieurs à y contracter des affections graves, comme Henri Péchon, 19 ans, qui avait devancé l'appel en août 1914 et qui meurt à l'hôpital de Poitiers d'une pneumonie. De toutes ces morts, celle de René Zissel, 39 ans, marque particulièrement la Bonne Presse. Entré comme apprenti typographe en 1892, il était devenu sous-directeur de l'imprimerie. Mais surtout, il jouait un rôle important dans l'entreprise par son engagement dans les œuvres sociales en faveur du personnel, créant même une « Caisse de décès » dont *La Croix* dit qu'elle « *rendit bien des services* ». Il est tué d'une balle au cœur à Neuville-Saint-Vaast, près d'Arras, lors d'une charge à la baïonnette. Le courrier du bulletin BP traduit l'émotion de ces hommes qui travaillaient sous ses ordres à l'imprimerie : « *Quand s'arrêtera le terrible nécrologe de la Bonne Presse ?* » écrit Louis Legrand, le chef typo, le 27 mai. Lui-même mourra six mois plus tard, presque jour pour jour, sous l'impact direct d'un obus sur son abri de tranchée.

La Croix va consacrer à René Zissel un véritable article nécrologique, comme elle le fera la même année dans la rubrique « Belles figures de soldats chrétiens », pour Elie Delort, correcteur, et Albert Aerts, chef d'équipe roto au *Pèlerin*. La promesse faite à sa veuve sera tenue, un de ses fils, Jacques Zissel, sera embauché par la Bonne Presse et sera journaliste à *La Croix* jusqu'en 1974. Trois noms encore, parmi les victimes de 1915 ; Maurice Larivière travaillait à la comptabilité des comités de diffusion. Un obus l'ensevelit avec d'autres soldats à Vauquois, près de Rarecourt (Meuse), le 28 février. Un autre le déterra un an et demi plus tard.

1916, l'année de Verdun, paradoxalement moins meurtrière

Deux jeunes de 20 ans travaillaient ensemble à la photographie, le service où l'on réalisait les photos sur verre pour le Service des projections. Paul Barette et Attilio Tavani sont morts à quelques jours d'intervalle et à quelques kilomètres l'un de l'autre. Le second, né à Rome, avait dû se résoudre à s'engager dans la Légion, « *un peu contre son gré* », pour donner corps à son « *enthousiasme à se battre pour la France* ». Il est tué le 8 octobre, près de Suippes. Le 27, Paul Barette tombe à la tranchée de Lübeck, à Souain (Marne), que trois jours de préparation d'artillerie n'avaient pu atteindre car située à contre-pente. Pour 40 km² gagnés, on compta ces jours-là 138 500 hommes hors de combat et 25 000 prisonniers allemands.

Dans le même 67^e RI que Paul Barette tomba ce même jour Léo Latil, un jeune poète dont Darius

Milhaud allait mettre plusieurs œuvres en musique en 1936. 1916 est paradoxalement moins meurtrière, alors qu'il s'agit de l'année des batailles de Verdun et de la Somme. Ils seront six tués, dont deux brancardiers atteints alors qu'ils ramènent des blessés tombés entre les lignes : Edouard Wander, un employé de 31 ans, et l'abbé Raphaël Rétaud, 36 ans, prêtre assomptionniste, spécialiste de droit canonique et jusqu'à la mobilisation, rédacteur en chef de la revue *Les Conférences*, qui publiait les textes accompagnant les projections de la Bonne Presse. 1917 est encore plus économe des vies du personnel de l'entreprise : deux morts de maladie et deux tués, dont Joseph Moreau, caporal dans l'infanterie coloniale, qui avait survécu à plusieurs hécatombes. Il est cette fois frappé par un obus le 18 octobre. Après la mort d'André Le Meunier, 21 ans, ouvrier, le 30 octobre 1917 dans l'Aisne, au lendemain de l'offensive réussie de La Malmaison, il y a cinq mois de répit. Mais les derniers mois de la Grande Guerre seront très violents.

Deux assomptionnistes sur les murs du Panthéon

En 1918, l'armée allemande jette toutes ses forces dans plusieurs offensives puissantes pour rompre le front allié. Auguste Rouillé, 29 ans, ouvrier imprimeur, est ainsi porté disparu dans l'Aisne, où son régiment a été littéralement jeté en travers de l'avance allemande de Luddendorf. François Mahé, 39 ans, employé, est victime de la « deuxième » bataille de la Marne le 25 juillet 1918. Les dernières victimes seront de tout jeunes hommes, Elie Brice, 19 ans, ouvrier de l'imprimerie, le 12 août 1918, tout comme René Abot, 22 ans, le 1^{er} septembre et Albert Girard, 22 ans, employé, le 12 octobre, à un mois de l'armistice.

Le 28 juin était mort « entouré de ses amis » l'abbé Julien Le Liboux, assomptionniste. D'abord exempté de service armé du fait d'une faible constitution, devenu de ce fait directeur du *Pèlerin* en 1914, il avait tout de même été mobilisé en 1917 car l'armée avait besoin d'effectifs. Mais le 89^e régiment d'infanterie le renvoya à l'arrière. Il garda des prisonniers allemands dans les champs en Seine-et-Marne et y attrapa la maladie qui allait l'emporter. Avec l'abbé Rétaud, il figure sur les murs du Panthéon où sont gravés depuis 1927 les noms des « écrivains français morts pour la France ». Toute la guerre, la Bonne Presse, qui « ne fait qu'une seule famille » avait dit en juillet 1915 le P. Jacquot lors d'une messe à la mémoire des morts, est restée très proche de son personnel mobilisé. « La Croix et la Maison de la Bonne Presse n'auraient jamais atteint leur magnifique développement si elles n'avaient pas été favorisées de collaborateurs choisis », écrit « Franc » (l'abbé Bertoye), rédacteur en chef du quotidien, dans un éditorial du 14 août 1918 intitulé « Sur la tombe de notre 40^e victime ». Il y souligne le lien étroit tissé entre « les absents et ceux qui restent ». Le 8 juillet 1915 est par exemple créée une « Œuvre des orphelins de la Bonne Presse », dont le courrier du bulletin BP montre aussitôt qu'elle est particulièrement bien reçue par les soldats. Au-delà de la mémoire des 50 membres du personnel de la Bonne Presse morts pour la France, l'entreprise n'oubliera pas de célébrer les 75 Croix de guerre décernées à ses mobilisés, les « citations » par dizaines et même des décorations étrangères, italiennes, belge ou anglaise, la médaille militaire britannique ayant par exemple été attribuée au sergent Julien Lingelser, de l'administration de la BP, lequel, jeune soldat de la classe 15, avait défrayé la chronique du bulletin BP en janvier 1915 pour s'être percé la main avec sa propre baïonnette !

L'hôpital auxiliaire 272

Le 14 août 1914, dix jours après le début de la guerre, la Maison de la Bonne Presse reçoit de la Croix-Rouge l'autorisation d'installer une ambulance « au quatrième étage, dans les vastes ateliers du brochage, exactement au-dessus de l'administration ». Il s'agit du bâtiment construit à la fin du XIX^e siècle, qui donne sur le cours Albert I^{er}, alors Cours-la-Reine. Cet hôpital auxiliaire, qui reçoit le numéro 272, accueille 35 lits à la mi-septembre et en comptera 55 à la fin de la guerre.

Le 16 septembre, rapporte le bulletin « La Bonne Presse dans la guerre de 1914 », les premiers occupants sont « quatre zouaves et deux fantasins légèrement blessés ». Le 27 novembre, l'hôpital 272,



initiative de l'association Notre-Dame du Salut, pivot des œuvres de pèlerinage de la congrégation des Assomptionnistes, reçoit la visite du cardinal Amette, archevêque de Paris. Dans ces locaux « l'air et la lumière pénètrent à profusion ; les inspecteurs des ambulances en furent émerveillés. Le dimanche, les blessés profitent de la terrasse de la BP d'où ils admirent Paris ou de la cour du 22, Cours-la-Reine, à travers les grilles de laquelle ils donnent audience aux nombreux passants qui les interrogent avec curiosité ».

Les religieuses Oblates de l'Assomption s'occupaient de cette ambulance, qui accueillait des blessés ne nécessitant pas de soins très lourds, et surtout des malades. Elle a fonctionné du 1^{er} septembre 1914 au 13 février 1919. 1 418 officiers et soldats y ont séjourné. Sept y sont morts, dont le directeur du *Pèlerin*, l'abbé Julien Le Liboux, assomptionniste, emporté par une méningite foudroyante le 28 juin 1918.

L'abbé Le Liboux quelques instants après sa mort. Portrait crayonné par Paul de Frick, administrateur de l'hôpital 272. (*Le Pèlerin*, 7 juillet 1918).

Œuvres de guerre et Batailles politiques

La Croix était à la veille de la guerre un média particulièrement influent dans le monde catholique, et emblématique de la sévère bataille politique qui opposait laïques anticléricaux et conservateurs depuis trois décennies. Les choses ne vont pas vraiment changer pendant les quatre années de guerre.

L'initiative d'envoyer gratuitement *La Croix* au personnel mobilisé de la Bonne Presse fut une bonne idée. Après les rebuffades et mauvaises plaisanteries initiales, les salariés de la Bonne Presse connurent un grand succès parmi leurs camarades de tranchées sevrés d'informations. Edouard Wander raconte, en octobre 1914, comment il en « fait la lecture à haute voix, car ils sont tous sans nouvelles ». Tué un mois plus tard, Louis André fait aussi lire *La Croix* autour de lui, « après un temps d'hostilité au début ». Un autre encore, « organise un tour de lecture ». La présence de la Bonne Presse au plus près des combattants, et notamment du clergé combattant, va se faire très active. A travers toute une série d'œuvres.

Des œuvres sociales multiples

Les souscriptions sont une pratique éprouvée des assomptionnistes et de la Bonne Presse; elles ont financé des pèlerinages à Lourdes pour les malades et les plus démunis ou même la construction de l'immense hôtellerie Notre-Dame-de-France à Jérusalem, destinée à accueillir en Terre Sainte les pèlerins de l'œuvre de ND du Salut. Chaque donateur pouvait donner le nom du saint de son choix à la chambre qu'il finançait. Avec la guerre, les œuvres de la Bonne Presse vont se multiplier dans les domaines les plus variés. Voici celles que cite la brochure éditée en 1933 pour le centenaire du « Moine », le P. Bailly, fondateur de la Maison de la Bonne Presse, et le cinquantenaire de *La Croix* :

« 1. Le Noël du soldat, envoyé aux combattants sans familles. Il s'agissait d'un paquet bien garni de linge et de fournitures utiles au « poilu », sans oublier le tabac et le chocolat. Grâce à une souscription de *La Croix* et à de nombreux dons en nature, il y eut près de 20 000 colis envoyés soit aux soldats, soit aux prisonniers.

2. L'œuvre des correspondantes de guerre, qui donna réconfort moral et matériel à 5 000 pauvres isolés.
3. L'œuvre des layettes, créée par « le Noël », et qui vint en aide à tant de mères laissées seules au foyer.
4. L'œuvre des adoptions des orphelins de la guerre, qui préluda, par l'adoption de 3 000 orphelins, aux offices départementaux des « Pupilles de la Nation ».
5. L'œuvre des saines lectures, due à l'initiative de Mgr Baudrillart, et qui expédia 13 500 colis de volumes de tout genre ».

On peut y ajouter 125 000 francs (environ 250 000 euros) récoltés pour l'œuvre des diocèses envahis par *La Croix* et *Le Pèlerin*, ou la création, sur l'initiative de Pierre l'Ermite, de « colonies de vacances pour petits Parisiens bombardés », et surtout 1,5 millions de francs (environ 3 millions d'euros), toujours en souscription, pour permettre aux prêtres de célébrer au front : 10 300 autels portatifs leur furent ainsi envoyés, ainsi que 18 500 colis de linges d'autel, vin de messe, cierges... et 80 millions d'hosties ! Une anecdote. *La Croix* publia le 20 août 1918 (!) une « importante décision en faveur des prêtres-soldats » : par une décision du 17 juillet de la même année, « la Sacrée Congrégation des Sacrements » autorisait, sur demande de l'évêque de Beauvais, « tous les prêtres de l'armée française, même combattants, à célébrer la messe en tout lieu décent et sûr, même en plein air, non seulement les dimanches et jours de fête, mais tous les jours de la semaine s'ils ne peuvent célébrer dans une chapelle ou un oratoire public et pourvu que tout danger d'irrévérence soit écarté ». La Bonne Presse avait largement devancé l'autorisation romaine. Sur la durée de la guerre, et selon le bilan présenté par l'abbé Chardavoine, assomptionniste, au XXV^e Congrès de la Bonne Presse d'octobre 1919, « les œuvres de guerre de la Bonne Presse représentent une valeur de 4,5 millions de francs [de l'époque, soit environ 9 millions d'euros], à quoi il faut ajouter un chiffre plus considérable d'actes de foi, de générosité et de dévouements que Dieu a visiblement bénis et fécondés ».

Censure et manque de papier

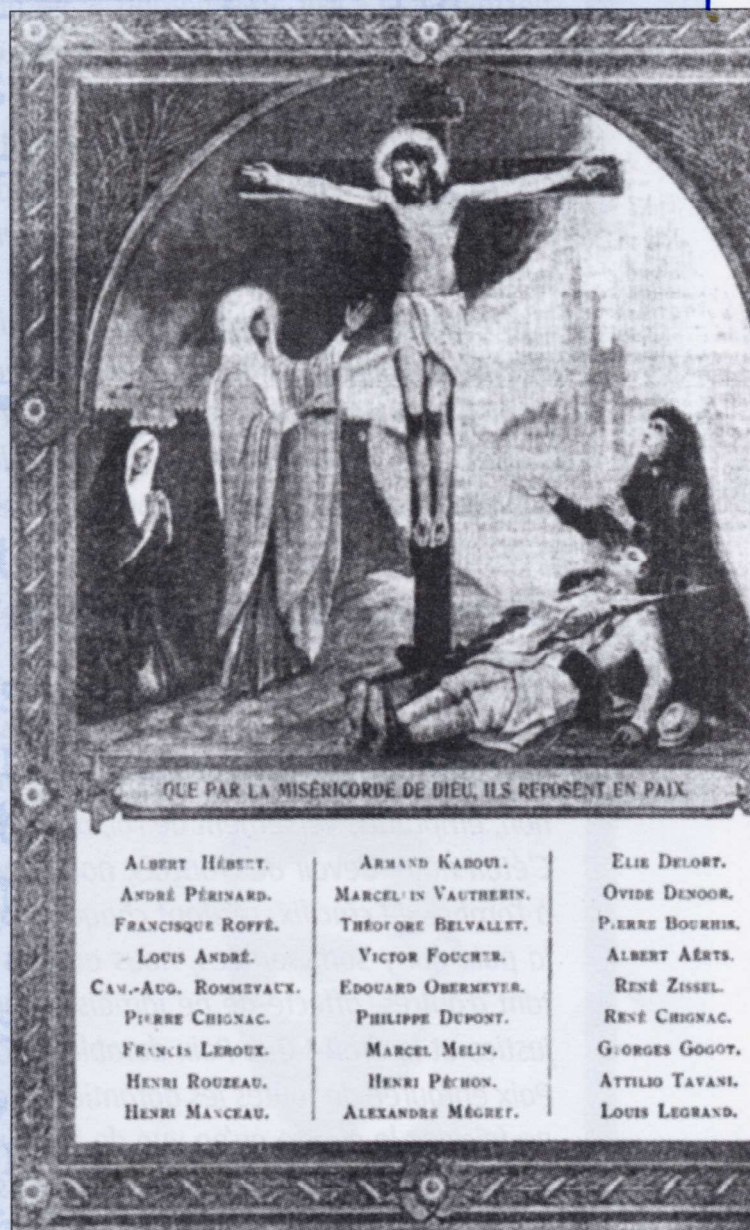
Pendant ce temps, la bataille continue aussi sur le terrain de l'information et de la politique. Il y a les tracasseries communes à tous les journaux : « La censure a caviardé près de 20 000 lignes de *La Croix*, dont plusieurs numéros seront saisis à l'imprimerie ou dans les gares à cause d'informations qu'en haut lieu on juge inopportunes. » Est ainsi censurée une partie d'une lettre du cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Benoît XV, qui félicitait une œuvre catholique « d'avoir eu soin de n'envoyer aux soldats que de bons livres ». Mais il y a celles aussi qui visent particulièrement *La Croix*, toujours stigmatisée par un pouvoir anticlérical, malgré l'engagement patriotique du journal. Quand, en février 1917, le gouvernement réduit les dotations de papier aux journaux, les restrictions sont inégales. *La Croix*, sévèrement touchée, proteste et apprécie l'ironie d'un confrère lui aussi désavantagé, *L'Œuvre* : « Le *Matin* aura droit à 3 mètres, parce qu'il est ministériel [pro-gouvernemental] ; *L'Œuvre* n'aura droit qu'à 2 mètres parce qu'elle est de l'opposition, et *La Croix* n'aura droit qu'à un mètre, parce qu'elle est réactionnaire. » *La Croix* obtiendra satisfaction, mais une nouvelle bataille désavantageuse aura lieu six mois plus tard sur le prix imposé des journaux, perdue celle-là.

Le Calvaire

La Maison de la Bonne Presse vendit par correspondance pendant la guerre une œuvre du dessinateur Vignola, *Le Calvaire*, « magnifique estampe couleurs de 0,65 m x 0,45 m sur papier de luxe ». Elle coûtait « 2,25 F plus 0,30 F d'emballage et de port ». « Pour les catholiques, il est consolant de conserver sous le crucifix le souvenir de ceux qui ne sont plus », écrivait *La Croix*.

Le Pèlerin en fit une page de son numéro du 13 février 1916 avec les noms des 27 premiers membres de la Bonne Presse « tombés » au champ d'honneur.

Après la guerre, *La Croix* fera en vain une campagne pour que les monuments aux morts soient installés dans les cimetières, et donc surmontés d'une croix, proposant même plusieurs modèles possibles.



La bataille contre la « rumeur infâme »

Sur le plan politique, *La Croix* va affronter avec une grande vigueur les attaques des journaux anticléricaux, essentiellement *La Dépêche du Midi*, *l'Humanité* et *La Lanterne*. Ceux-ci font porter leurs critiques sur deux points qui nourrissent ce que *La Croix* appellera tout au long de la guerre « la rumeur infâme ». D'un côté, le pape serait l'inspirateur d'une guerre fomentée dans l'espoir d'abattre la république laïque. De l'autre, « les prêtres embusqués » seraient bien à l'abri à l'arrière, dans les services de santé. En réplique, *La Croix* publie donc quotidiennement dans sa rubrique nécrologique « Nos amis défunts », les noms de tous les prêtres, religieux et séminaristes tués au front, -1712 au 1^{er} novembre 1916, par exemple- tout en préparant un « Livre d'Or du clergé et des congrégations » (*lire plus haut*).

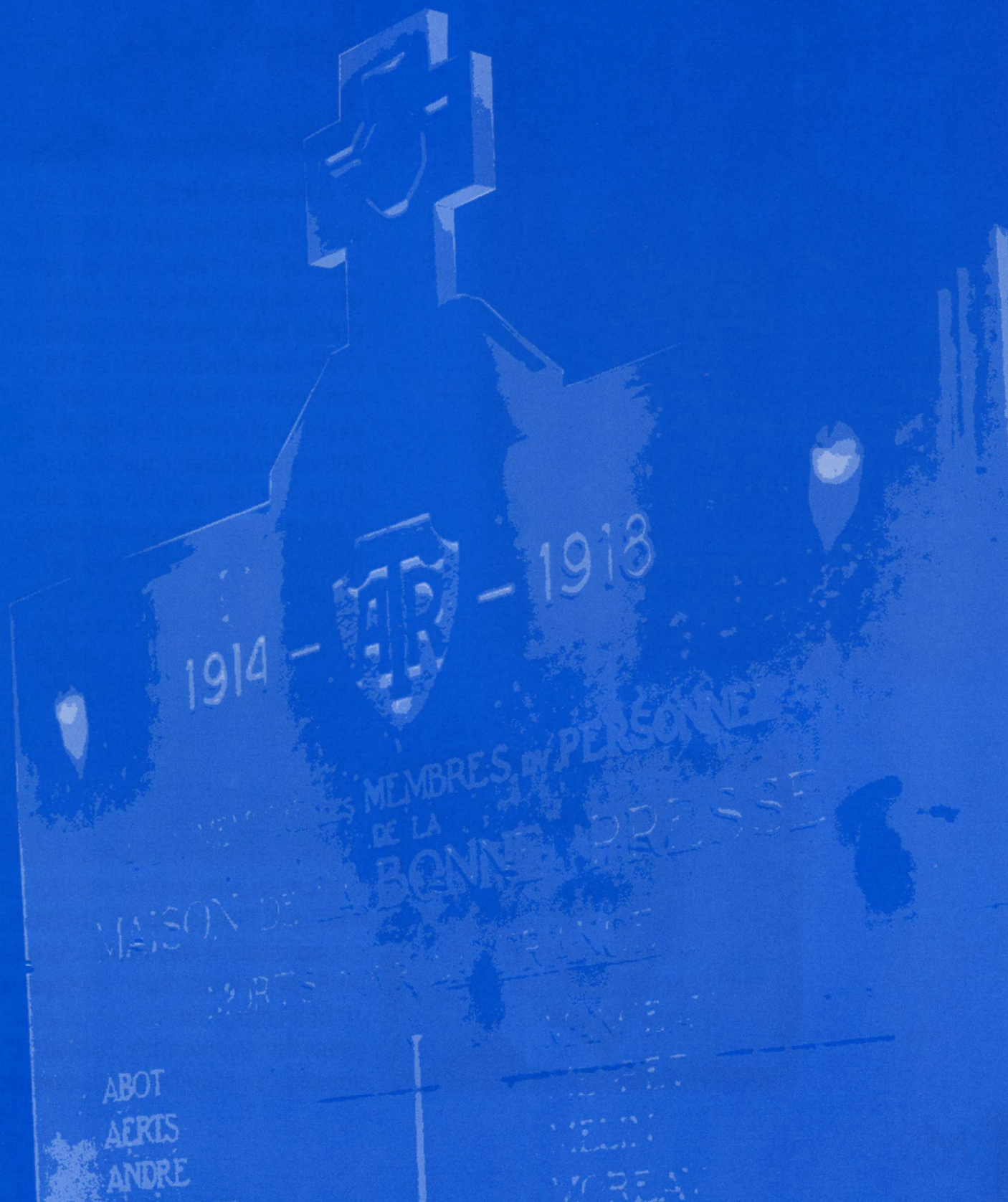
Aussi le quotidien de la Bonne Presse fait-il bon accueil le 31 mars 1916 à la lettre où le président du Conseil, Aristide Briand, le rapporteur de la loi sur la séparation de 1905, dément ces allégations mensongères : « D'où qu'elles proviennent et quelque catégories de citoyens qu'elles visent, ces attaques ne peuvent qu'être hautement réprochées, écrit Briand. Elles procèdent le plus souvent d'arrière-pensées politiques et d'un esprit de polémique tout à fait déplacé en face de l'ennemi. Elles sont d'ailleurs entièrement injustifiées. » *La Croix* « prend acte », regrette que le président du Conseil ait « noyé la question qui lui était posée dans d'autres qu'on ne lui posait pas » et engage ses lecteurs « à continuer avec activité la diffusion de nos tracts destinés à éclairer pleinement l'opinion publique ». Avec raison car les attaques ne cesseront pas.

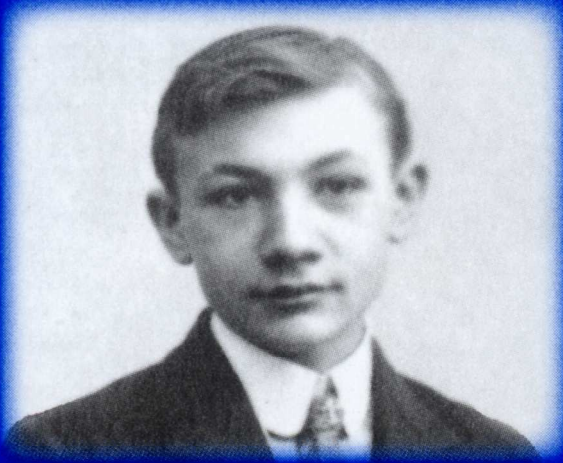
La Documentation catholique ouvre l'après-guerre

Lors du congrès de la Bonne Presse d'octobre 1919, « Franc », l'abbé Bertoye, assomptionniste, rédacteur en chef religieux de *La Croix*, résumait l'attitude de *La Croix* pendant la guerre : « Jamais nous n'avons marchandé une seule minute notre appui pour tout devoir patriotique : mobilisation, emprunts, versement de l'or, œuvres de guerre, restrictions, « tenue » à l'arrière et à l'avant. C'était notre devoir de Français, nous l'avons pleinement rempli. Mais, fils de l'Évangile, écrivant à l'ombre du crucifix, récitant chaque jour au Saint Sacrifice les multiples prières liturgiques pour la paix qui y sont semées, nous aurions manqué à un devoir supérieur si nous avions, comme tant d'autres, affecté de ne jamais prononcer avec sympathie le mot de « paix ». Paix dans la justice et le droit ! Oui. Paix durable ! D'accord. Paix victorieuse ! Nous n'en avons jamais douté. Paix entourée de toutes les garanties ! Nous l'exigions. Mais nous avons toujours estimé que nous ne faisons la guerre qu'en vue de la paix, qu'il était utile de préciser très haut, mais clairement, les conditions de paix de l'Entente, unissant ainsi l'intérêt français le plus affiné à l'attitude qui convient aux disciples du Dieu de paix ».

Le premier acte de la renaissance de la Bonne Presse de l'après-guerre peut être daté de février 1919 : la fusion de quatre revues arrêtées en août 1914, les *Questions Actuelles*, *l'Action catholique*, la *Revue d'Organisation et de Défense religieuse* et la *Chronique de la Presse*, donne naissance à un nouveau titre, *la Documentation catholique*, troisième pilier historique de l'actuelle Bayard.

Les 50 morts de La Bonne Presse





> René ABOT

22 ans, né le 10 janvier 1896 à Paris. Sergent au 24^e régiment d'infanterie. Ouvrier de l'imprimerie, « service des machines ». Il meurt le 1^{er} septembre 1918 des suites de blessures de guerre, à l'hôpital complémentaire d'armée n°4 de Montdidier (Aisne). Croix de guerre, une citation. *La Croix* annonce sa mort le 11 septembre.



> Albert AERTS

41 ans, né le 15 avril 1873 à Paris. Caporal au 1^{er} régiment du génie. Il est le doyen des salariés de la Bonne Presse tués pendant la Grande Guerre. Entré dans l'entreprise en 1896 après son service militaire, il était juste avant la guerre chef d'équipe sur la nouvelle rotative couleur du *Pèlerin*. D'une famille originaire de Belgique, il s'était porté volontaire pour le front. Il est tué d'une balle dans la tête le 1^{er} mai 1915 à Boezinge, sur l'Yser, au nord d'Ypres. *La Croix* lui consacre un article le 2 juin 1915 dans sa série « Belles figures de soldats chrétiens ».



> Louis ANDRE

29 ans, né 16 novembre 1885 à Chissey-en-Morvan (Saône-et-Loire). Caporal au 346^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse en 1900 comme apprenti, il travaillait à la rotative du *Pèlerin*. Il est tué le 23 septembre 1914 à Lérouville (Meurthe-et-Moselle). *La Croix* annonce sa mort le 15 novembre.



> Jean AUPETIT

23 ans, né le 8 juin 1894 à Gignat (Puy-de-Dôme). Sergent au 113^e régiment d'infanterie. Tué le 23 mars 1918 à Vouël (Aisne). Figure sur la plaque-mémorial parmi les disparus.



> Paul BARETTE

20 ans, né le 22 mars 1895 à Paris. 2^e classe au 7^e régiment d'infanterie. Il travaillait au service photo des projections. Tué le 27 septembre 1915 à la « tranchée de Lübeck », à Souain (Marne). Figure sur la plaque-mémorial parmi les disparus.



> Fernand AVENEL

20 ans, né le 21 janvier 1895 à Levallois (Seine, aujourd'hui 92). 2^e classe au 25^e régiment d'infanterie. Disparu sur le champ de bataille le 3 juin 1915 à Roclincourt, au nord d'Arras. Le Bulletin BP fait état de sa mort deux semaines plus tard en soulignant qu'il était le neveu de M. Lebrec, un cadre supérieur de la Bonne Presse.



> **Théodore BELVALLET**

32 ans, né le 1^{er} septembre 1882 à Auxerre (Yonne). 2^e classe au 72^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 9 octobre 1908 comme aide-magasinier des clichés, il devient pressier à la photogravure. Il avait une petite fille de 8 ans. Tué le 10 novembre 1914 au bois de la Gruerie (Marne), sur le front de l'Argonne. *La Croix* n'annonce sa mort que le 22 avril 1915.



> **Robert BONNEFOND**

27 ans, né le 18 juin 1890 à Gontaud (Lot-et-Garonne). 2^e classe au 288^e régiment d'infanterie. Il figurait parmi les trois salariés de la Bonne Presse prisonniers de guerre, dans le numéro du 30 octobre 1914 du bulletin La Bonne Presse dans la guerre de 1914. Celui du 2 juin 1917, rapporte qu'après 11 mois de captivité, il était revenu au front comme brancardier au 288^e RI. Malade, souffrant d'hémoptysie, il meurt le 30 mai 1917 à l'hôpital mixte de Poitiers. Entré à la Bonne Presse le 30 mars 1908, il était employé à l'administration, pratiquant couramment l'anglais et l'espagnol. *La Croix* annonce sa mort le 1^{er} juin.



> **Georges BENARDON**

21 ans, né le 8 avril 1895 à Paris. 2^e classe au 2^e bataillon de chasseurs à pied. Entré à la Bonne Presse le 7 avril 1913, il était ouvrier rotativiste. Blessé à Maurepas (Somme) le 16 août 1916, opéré à trois reprises, il meurt des suites de ses blessures à l'hôpital complémentaire n°4 de Vernon (Eure), le 15 octobre. *La Croix* annonce sa mort le 19.



> **Pierre BOURHIS**

34 ans, né le 9 mars 1881 à Ploujean (Finistère). Caporal au 248^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 17 juin 1912, comme aide-magasinier au service des clichés, il était devenu mouleur. Blessé à la tête par une balle explosive dans la nuit du 12 avril 1915, dans une tranchée de première ligne, il meurt de ses blessures le lendemain à Suippes. Il avait un enfant. *La Croix* annonce sa mort le 23 avril.



> **Elie BRICE**

19 ans, né le 22 septembre 1898 à Saint-Denis (Seine, aujourd'hui 93). 2^e classe au 28^e régiment d'infanterie. Ouvrier de l'imprimerie. Mort des suites de blessures de guerre (fracture du crâne par éclat d'obus) à l'ambulance 15/16 à Catenoy (Oise), le 12 août 1918, lors de la bataille de Picardie. *La Croix* annonce sa mort le 13 septembre.





> Henri BRICHET

36 ans, né le 24 octobre 1878 à Paris. 2^e classe au 130^e régiment d'infanterie. Employé à l'administration de la Bonne Presse. Il avait raconté dans une lettre publiée en décembre 1914 par le bulletin BP, le combat d'Andréchy (Somme) près du Quesnoy, livré le 4 septembre. Henri Brichet-Jolivier, est disparu en Champagne le 24 mars 1915, pour la Bonne Presse ; sa fiche militaire le dit « mort sur le terrain le 27 septembre 1915 à l'Epine de Vedegrange (Marne). Figure parmi les disparus.1915. *Le Noël* publie son portrait le 13 mai.



> Pierre CHIGNAC

30 ans, né le 17 octobre 1884 à Orléans (Loiret). Caporal au 211^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 14 octobre 1907, chef d'équipe rotatives. « Porté disparu depuis six mois », écrit *La Croix* à l'occasion de la mort de son frère, en mai 1915. Sa mort est annoncée dans *La Croix* le 25 août 1915. Il a été tué d'une balle dans le ventre le 6 septembre 1914 à Osches (Meuse). Sa compagnie, prise sous un feu croisé de mitrailleuses, est décimée. Les blessés sont relevés lors d'une contre-attaque. Un témoin rapporte ainsi qu'il a pu faire un signe de croix et dire un acte de contrition avant de mourir.



> René CHIGNAC

24 ans, né 4 juillet 1890 à Orléans (Loiret). 2^e classe au 7^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 1^{er} février 1904 : apprenti similiste, puis graveur similiste. Mort le 21 mai 1915 à l'hôpital 29 d'Arcachon, des suites des fatigues endurées dans les tranchées. « Cette famille, signale *La Croix* le 25 mai, a compté sept frères ou sœurs à la Bonne Presse. »



> Philippe CREPIN

29 ans, né le 31 août 1888 à Courbevoie (Seine, aujourd'hui 92). 2^e canonnier servant au 208^e régiment d'artillerie de campagne. Employé à l'administration de la Bonne Presse. Mort le 27 juillet 1918 des suites de blessures à la tête, à l'hôpital mixte de Senlis (Oise). Médaille militaire et Croix de guerre. *La Croix* signale sa mort le 3 août.



> Elie DELORT

35 ans, né le 23 juillet 1880 à Gramond (Aveyron). Sergent au 122^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 21 mars 1912, il était correcteur. Doté d'un « caractère sérieux sinon grave », il avait deux enfants. Il meurt le 20 mars 1915 à l'ambulance de Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne), des suites de blessures reçues dans le dos lors de l'explosion d'un obus. Dans la série « Belles figures de soldats chrétiens », *La Croix* lui consacre le 13 août un important article repris de la « Revue paroissiale de Courbevoie ».



> Ovide DENOOR

35 ans, né le 28 février 1880 à Paris. 2^e classe au 44^e bataillon de chasseurs. Entré à la Bonne Presse le 15 février 1898, il avait été formé par l'œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil. Successivement margeur, pointeur puis minerviste, il pouvait, explique le bulletin « La Bonne Presse dans la guerre 1914 » de fin mars 1915, « ambitionner la place enviée de conducteur » de rotative ». Il est tué par un obus dans une tranchée le 6 avril 1915 à Carency (Pas-de-Calais). *La Croix* fait part de sa mort le 14 avril.



> Philippe DUPONT

29 ans, né le 21 avril 1886 à Confolens (Charente). 2^e canonnier au 52^e régiment d'artillerie. Compositeur typographe, il était entré « récemment » à la Bonne Presse. Il est tué d'une balle dans le cœur le 29 décembre 1914 à Steenstraat (Belgique), sur la route d'Ypres à Dixmude. « Téléphoniste de l'officier observateur en première ligne, il était sorti de la tranchée pour réparer le fil coupé par un obus. » *La Croix* annonce sa mort le 17 janvier 1915.



> Victor FOUCHER

29 ans, né le 6 avril 1885 à Vaucresson (Seine-et-Oise). Caporal au 365^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 1^{er} octobre 1908, il avait travaillé à la comptabilité des comités, puis à la correspondance. Il est tué aux Bois Communaux, à Hennemont (Meuse) le 12 novembre 1914, par « une balle de shrapnell qui le frappe derrière l'oreille » lors d'une contre-attaque pour défendre un village. Deux autres salariés de la BP étaient dans la même unité, dont Marcel Dupont, qui fera dans le bulletin de liaison le récit de sa mort. Le même bulletin publiera à deux reprises des photos de sa tombe. « Intelligent et très dévoué, il est regretté par tous ses camarades », écrit *La Croix* en annonçant sa mort le 19 novembre 1914.

> Georges GOGOT

25 ans, né le 28 mai 1891 à Paris. 2^e classe au 24^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 19 août 1907, il avait été ouvrier compositeur avant de travailler à la publicité. Il était le cycliste (agent de liaison) du colonel commandant son régiment. Il meurt des suites de ses blessures à l'ambulance 15/3 à Haute Avesnes (Pas-de-Calais), le 26 septembre 1915. « Après avoir été bloqué et sauvé par son frère dans un trou d'obus entre les lignes françaises et allemandes, écrit le bulletin de liaison BP, il est blessé mortellement par une grenade. » *La Croix* annonce sa mort le 19 octobre. Croix de guerre.



> Albert GIRARD

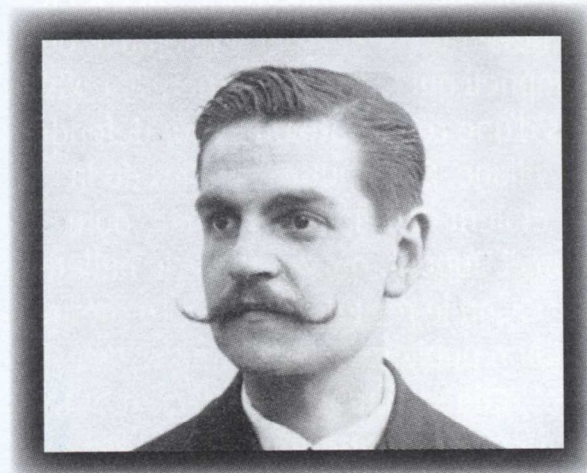
22 ans, né le 8 octobre 1896 à Paris. 2^e classe au 12^e régiment d'infanterie. Employé à l'administration de la Bonne Presse. Il meurt de ses blessures le 12 octobre 1918 à l'ambulance 3/11 de Germaine (Aisne). Il est la dernière victime parmi les salariés de la Bonne Presse, à quelques semaines de l'armistice.





> **Albert HEBERT**

25 ans, né le 11 juillet 1889 à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). 2^e classe au 356^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse seulement mai 1914, il n'avait travaillé qu'à peine deux mois au service de la publicité. Il est tué « d'une balle dans la tête en août 1914. à la bataille de Charleroi » écrit le bulletin BP le 8 septembre. Le 6, le journal *L'Action Française* écrit un article élogieux sur ce « fidèle paroissien de Saint-Pierre-de-Neuilly, saint jeune homme dans toute l'acception du mot ». *La Croix* annonce la mort du premier tué de la Bonne Presse le 8 septembre dans la rubrique « Nos héros ». On saura plus tard qu'il n'est que le troisième.



> **Désiré HEINRICH**

38 ans, né le 10 juin 1878 à Paris. 2^e classe au 317^e Régiment d'Infanterie. Entré à 14 ans à la Bonne Presse le 7 octobre 1892 comme apprenti imprimeur, il était conducteur depuis 1905, « l'un des meilleurs de l'imprimerie », note le bulletin BP. Celui-ci faisait état d'une blessure en avril 1915 : on lui avait retiré de l'épaule un éclat de 3x1,5cm, qu'il racontait avoir conservé. Il est tué le 11 juillet 1916 à Fleury-devant-Douaumont. *La Croix* annonce sa mort le 27 août.



> Armand KABOUL

31 ans, né le 1^{er} juin 1883 à Parigné-l'Évêque (Sarthe). 2^e classe au 117^e régiment d'infanterie. Entré le 29 novembre 1909 à la Bonne Presse, il est affecté en décembre 1910 à la rotative de *La Croix*. Il meurt des suites des blessures reçues le 15 octobre 1914, à Montdidier. C'est le premier père de famille tué parmi le personnel mobilisé. Il laisse une femme, ancienne ouvrière de la BP, et deux enfants (un an et 3 ans). *La Croix* annonce sa mort le 22 octobre.



> Charles LADAN-CLERMONT

30 ans, né le 17 novembre 1874 à Paris. 2^e classe au 60^e bataillon de chasseurs à pied. Ouvrier au service des machines de l'imprimerie. Sa femme signale en décembre à la Bonne Presse qu'il serait disparu. Sa fiche militaire fait état de sa mort « tué à l'ennemi » le 29 novembre 1914 à Ecurie (Pas-de-Calais), à la sortie nord d'Arras.



> Maurice LARIVIERE

27 ans, né le 8 avril 1887 à Paris. Sergent au 46^e régiment d'infanterie. Employé à l'administration de la Bonne Presse, il écrivait le 12 février 1915 dans le bulletin BP : « Je préférerais de beaucoup me remettre à faire mes factures, mais que sont devenus nos brillants comités du Nord ? » Le 28 du même mois, il est porté disparu à Vauquois, près de Rarecourt (Meuse). En fait, un obus l'a enseveli avec un groupe de soldats. Un autre remettra son corps au jour le 16 novembre 1916. *La Croix* annonce sa mort le 19 janvier 1917 et « recommande cet employé modèle aux prières de ses lecteurs ».



> Louis LEGRAND

36 ans, né le 16 mars 1879 à Paris. 2^e classe au 291^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 13 avril 1897, il est ouvrier compositeur typographe, puis, après son service militaire, « chef de l'équipe des typographes ». Il est retiré gravement blessé – thorax enfoncé – de sous les décombres d'un abri de tranchée qui s'est effondré sous l'impact d'une marmite (obus de gros calibre). Il meurt le lendemain, 24 novembre 1915, à l'ambulance 1/52 du 38^e corps d'armée, à Ludes (Marne). *La Croix* fait état de sa mort le 3 décembre. Le 27 mai, il avait écrit à BP, se demandant « quand s'arrêtera le nécrologe de la Bonne Presse ? »



> Julien LE LIBOUX

37 ans, né le 20 février 1881 à Guéméné (Morbihan). 2^e classe au 89^e régiment d'infanterie. Prêtre assomptionniste, réformé au début de la guerre, il était devenu à ce moment directeur du *Pèlerin* après avoir dirigé la « Semaine littéraire » de *La Croix*. Tout de même mobilisé en mai 1917, il est affecté au 89^e régiment d'infanterie et bientôt envoyé au service auxiliaire. Il contracte la maladie qui va l'emporter en gardant à la campagne par tous les temps quatre prisonniers allemands à Larchant (Seine-et-Marne). Après quelques semaines passées début 1918 dans un service de correspondance pour les prisonniers au ministère des Affaires étrangères, il est hospitalisé à l'hôpital auxiliaire 272, situé dans les locaux de la Bonne Presse, où il meurt d'une méningite entouré de ses amis le 28 juin 1918. Sa mort fait l'objet de grands articles dans *La Croix* et *le Pèlerin*.



> André LE MEUNIER

21 ans, né le 28 juin 1896 au Mans (Sarthe). 2^e classe au 109^e régiment d'Infanterie. Ouvrier à l'imprimerie. Il est tué le 30 octobre 1917 au nord du bois Dherly à Vaudesson (Aisne). *La Croix* signale sa mort le 3 mai 1918.



> François MAHE

34 ans, né le 30 janvier 1884 à Malansac (Morbihan). Caporal au 120^e régiment d'infanterie. Employé à l'administration de la Bonne Presse, il avait raconté dans une lettre de juin 1915 au bulletin BP comment il se faisait auprès des prêtres mobilisés qu'il rencontrait, le propagateur de la revue *Le Prêtre aux Armées*, lancée par la Bonne Presse en février 1915. Dans une autre lettre de ce même mois de février, il avait longuement raconté son odyssée de Douai à la Marne et sa blessure. Caporal-mitrailleur, il est tué dans la forêt de Ris, près de Treloup (Marne) lors de la seconde bataille de la Marne, le 25 juillet 1918. *La Croix* annonce sa mort le 7 août.



> Francis LEROUX

28 ans, est, selon le bulletin numéro 8 de « La Bonne Presse dans la guerre de 1914 », victime « d'une crise cardiaque au front, après quatre jours de marche au feu ». Evacué sur l'hôpital de Beauvais, puis chez lui, dans l'Ille-et-Vilaine, il « meurt subitement dans sa famille », annonce *La Croix* le 17 septembre 1914. Entré récemment à la Bonne Presse, il était chargé de classer les formes d'imprimerie.



> **Henri MANCEAU**

25 ans, né le 20 septembre 1889 à Paris. 2^e classe au 5^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 15 octobre 1902 comme apprenti imprimeur, il devient margeur, puis, après son service militaire, rotativiste pour *le Pèlerin*. Il est tué à la ferme du Godat, à Cauroy-les-Hermonville (Marne) le 26 septembre 1914, à la fin de la bataille de la Marne. *La Croix* annonce sa mort un an plus tard, le 19 octobre 1915. Il avait deux enfants.



> **Alexandre MEGRET**

22 ans, né le 4 février 1893 à Montreuil-sous-Bois (Seine, aujourd'hui 93). Sergent au 128^e régiment d'infanterie. Apprenti à l'orphelinat Sainte-Marie-de-Clamart, il était entré à la Bonne Presse comme compositeur le 25 avril 1910. Atteint, près de Beauséjour, par un « éclat d'obus pénétrant », il meurt de ses blessures à l'ambulance n°6 du 1^{er} corps d'armée à La Salle, près de Sainte-Menehould. *La Croix* annonce sa mort le 26 mai 1915.



> **Marcel MELIN**

29 ans, né le 28 octobre 1885 à Savigny-sur-Seille (Saône-et-Loire). Caporal au 256^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse en 1911, gendre et beau-frère de deux employés de la maison, il travaillait au service du départ. Il avait un enfant. Il est tué le 14 février 1915 à Cambrin (Pas-de-Calais) « d'une balle à la tête lors d'une charge à la baïonnette qui fait de nombreux morts français », écrit le bulletin BP. Deux semaines avant, il avait écrit à l'entreprise pour remercier des cadeaux et almanachs reçus pour la nouvelle année. *La Croix* annonce sa mort le 24 février.

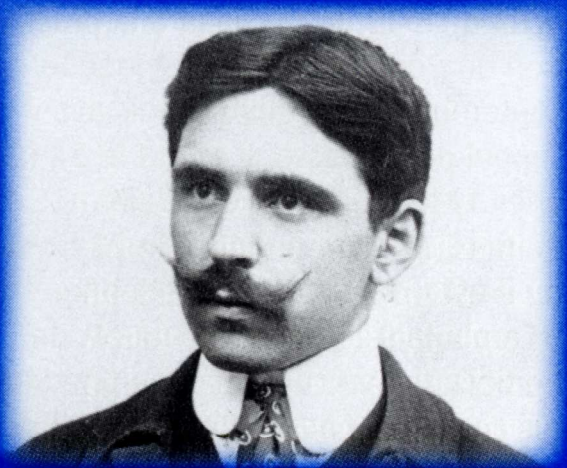


> Pierre MORFAUX

28 ans, né le 12 novembre 1888 à Versailles (Seine-et-Oise).

1^{er} canonnier servant au 45^e régiment d'artillerie. Entré à la Bonne Presse le 20 octobre 1902 comme apprenti, à la veille de ses 14 ans. Il était margeur-pointeur sur rotative. Il avait une fille. Il est blessé mortellement le 5 février 1916 par un obus de 105 dans une tranchée, sur le plateau de Bolante, à La Chalade (Meuse).

Il servait lui-même une pièce de 37. *La Croix* annonce sa mort le 16 février. Croix de guerre.



> Joseph MOREAU

Caporal au 23^e régiment d'infanterie coloniale. Employé à l'administration, il était entré à la Bonne Presse le 27 avril 1909. Cité fréquemment dans le bulletin BP pour un courrier abondant, il avait raconté en décembre 1915 l'attaque des marsouins (l'infanterie coloniale) sur la cote 191, à la Main de Massiges, un plateau crayeux dénudé, dont étaient revenus 432 hommes sur les 2 872 de son unité. Il est tué au Chemin des Dames le 19 octobre 1917 par un obus de gros calibre. Croix de guerre.

1818



> **Edouard OBERMEYER**

34 ans, né le 29 mai 1880 à Versailles (Seine-et-Oise). 2^e classe au 29^e bataillon de chasseurs à pied. Entré à la Bonne Presse le 27 août 1898, rotativiste à *La Croix*, puis chef d'équipe. Ce catholique alsacien était un joueur de football acharné qui pratiquait au patronage de Saint-Pierre-du-Gros-Cailou, sur l'autre rive de la Seine. Blessé lors des combats de la retraite après la bataille de Charleroi, il est fait prisonnier et meurt de ses blessures à Spada (Meuse), le 23 septembre 1914. *La Croix* fait part de sa mort le 9 décembre 1914.

> **André PERINARD**

28 ans, né le 13 septembre 1886 à Chaville (Seine-et-Oise). 2^e classe au 306^e régiment d'infanterie. Contraint pour des raisons de santé d'interrompre à deux reprises une vocation monastique, il était entré à la Bonne Presse en 1913 en tant que traducteur. Il était secrétaire de la documentation catholique (ne pas confondre avec la revue créée en 1919) et rédacteur à *Questions Actuelles*. Disparu le 24 août 1914 lors de la bataille de Charleroi, sa mort avait été confirmée par son frère, conseiller général de Seine-et-Oise, en décembre 1914. Il a effectivement été tué par le même obus que son commandant, le 24 août 1914 à la ferme de Sartiaux à Montignier-St-Christophe, en Belgique. *La Croix* annonce ainsi le 22 août 1915 la mort du premier salarié de la Bonne Presse tué au combat.



> **Henri PECHON**

19 ans, né le 31 décembre 1895 à Paris. Caporal au 46^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 13 octobre 1913, il travaillait à la production du *Pèlerin*. Il s'était engagé le 4 septembre 1914, quatre mois avant l'appel de sa classe. Il meurt le 24 février 1915 à l'hôpital auxiliaire n°4 de Poitiers. *La Croix* annonce le 28 février qu'il est « décédé très chrétiennement à l'ambulance des sourds-muets de Poitiers. Il a succombé à une pneumonie contractée à la suite des fatigues des tranchées ».





> André PHILIPARIE

20 ans, né le 18 juillet 1895 à Paris. 2^e classe au 39^e régiment d'infanterie. Ouvrier à la photogravure. Sa famille, dont plusieurs membres sont salariés de la Bonne Presse, compte plusieurs morts pour la France. Lui-même, selon sa fiche militaire, est porté « disparu sur le champ de bataille devant Verdun (Meuse) » le 23 juin 1916.



> Raphaël RETAUD

36 ans, né le 30 juillet 1879 au Gua (Charente). 2^e classe au 206^e régiment d'infanterie. Prêtre assomptionniste, entré à la Bonne Presse en 1909, il était rédacteur-en-chef de la revue *Les Conférences* et collaborateur de *La Croix*. Professeur à l'Université de Louvain, il avait aussi écrit un ouvrage réputé de Droit canonique. Brancardier, il est tué net par un obus le 30 août 1916 à 2 heures du matin, alors que sous un tir de barrage, il ramène un blessé tombé entre les lignes entre le fort de Souville et le bois de Vaux-Chapitre. Au plus fort de la bataille, il est enterré sur place. Trois jours avant, *le Pèlerin* faisait état de sa citation à l'ordre du jour.



> Francisque ROFFE

28 ans, né le 17 août 1886 à Paris. 2^e classe au 309^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse en 1906, il a été employé au « Mois littéraire » et au service iconographique en train de s'organiser. Depuis 1909, il était au service des Comités. Une de ses sœurs était Oblate de l'Assomption et il avait quatre frères au front. Il est tué sur le coup par un obus dans une tranchée au-dessus de Ban-de-Laveline (Vosges), le 25 août 1914 à 11 heures. Du fait de la retraite, il est enseveli par les Allemands. *La Croix* annonce sa mort, avec une faute d'orthographe dans son nom, le 11 octobre.



> Armand ROLANDES

38 ans. 8^e régiment du génie. Entré à la Bonne Presse en 1904, il avait été employé au secrétariat de propagande puis, en 1907, à l'administration. Longtemps affecté au dépôt du 8^e Génie à Angoulême, il écrivait en octobre 1914 « envoyer au front des cartouches et des barbelés ». Envoyé en première ligne à la fin de 1916 dans la région de Verdun, il attrape une bronchite qui s'aggrave, a les pieds gelés et est évacué sur l'hôpital de Saumur le 1^{er} avril 1917. Il y meurt le 8. *La Croix* annonce le 17 avril la mort d'« Alfred » Rolandes, « d'une maladie contractée aux tranchées ».



> Auguste ROMMEVAUX

20 ans, né 5 septembre 1893 à Paris. 1^{ère} classe au 106^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse le 22 novembre 1909, il avait été présenté par le curé de sa paroisse, le chanoine Loutil, plus connu sous le nom de Pierre l'Ermite. Employé, il « faisait partie de l'active », selon le bulletin BP (il faisait son service militaire). Il est tué le 1^{er} septembre 1914 à Dannevoux (Meuse). Le bulletin « La Bonne Presse dans la guerre de 1914-1915 » donnera en mars et juillet deux versions des circonstances de la mort de celui qui était l'ordonnance de son capitaine. *La Croix* annonce sa mort le 25 octobre 1914.



> Auguste ROUILLE

29 ans, né le 29 août 1889 à Moncontour (Côtes-du-Nord). Maréchal-des-logis au 9^e régiment de cuirassiers. Souvent présent dans les informations du bulletin BP – il est instructeur dans un camp du sud de la France – il est tué le 23 mars 1918 au bois de Frière (Aisne). *La Croix* publie le 9 mars 1919 la citation qu'il a obtenue ce qui est – pour l'armée – le jour de sa mort, et ajoute que « actuellement disparu, il est, comme ses deux frères, imprimeur à la Bonne Presse ».



> Henri ROUZEAU

22 ans, né le 10 avril 1892 à Parçay-sur-Vienne (Indre-et-Loire). 2^e classe au 94^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse en mai 1906, à 14 ans, comme apprenti graveur. Blessé au front, il est hospitalisé à Angers où il meurt du tétanos. *La Croix* annonce sa mort le 18 septembre 1914.



> **Attilio TAVANI**

20 ans, né le 14 octobre 1894 à Rome (Italie). 2^e classe au 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger. Il était entré à la Bonne Presse en 1908 où il travaillait au service photo des projections. Italien de naissance, mais « enthousiaste à se battre pour la France », il veut s'engager mais « est ballotté d'un bureau de recrutement à l'autre » jusqu'à ce qu'il rejoigne la Légion étrangère « un peu contre son gré ». Il connaît le baptême du feu à Dompierre-en-Santerre, près de Péronne, se bat en Artois, en Alsace et en Champagne. Dans *La Croix* du 9 octobre 1915, il est l'auteur, anonyme, d'un article enthousiaste racontant une grande revue de troupes en Champagne. Il meurt le 8 octobre 1915 à l'ambulance 6/20 de Suippes, des suites de blessures de guerre. *La Croix* annonce sa mort qui « a causé d'unanimes regrets » le 11 novembre 1915 et *le Pèlerin* publie le 19 avril 1916 le texte de sa citation.



> **Marcellin VAUTHERIN**

26 ans, né le 19 septembre 1888. Soldat au 5^e régiment du génie. Il meurt le 9 novembre 1914 de la fièvre typhoïde à l'hôpital de Ste-Menehould (Meuse) L'un de ses deux frères, également salariés de la Bonne Presse, l'avait vu le 4 novembre. *La Croix* annonce sa mort le 19 décembre.



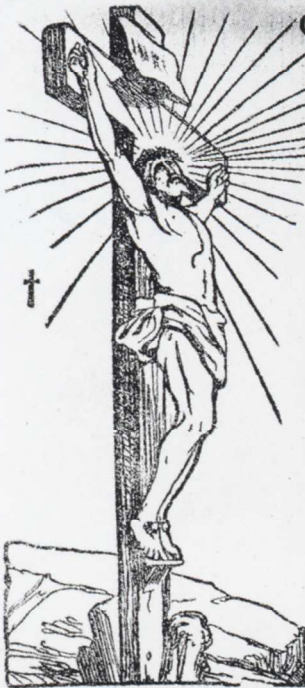
> Edouard WANDER

31 ans, né le 14 avril 1885 à Paris. 1^{ère} classe au 320^e régiment d'infanterie. Entré à la Bonne Presse en 1908, il était employé à l'administration. En octobre 1914, il racontait dans une lettre comment « *recevant La Croix, comme tous les salariés de la Bonne Presse, il en faisait la lecture à haute voix parmi ses camarades privés de nouvelles* ». Il est tué pendant la bataille de Verdun le 12 juin 1916 : « *brancardier, grièvement blessé en relevant un camarade, il est mort à l'ambulance* » 4/54 de Landrecourt (Meuse), écrit *La Croix* le 8 juillet. Son nom est mal orthographié sur la plaque-mémorial : Wauder au lieu de Wander.



> René ZISSEL

39 ans, né le 4 novembre 1875 à Marcoussis (Seine-et-Oise, aujourd'hui 91). 2^e classe au 320^e régiment d'infanterie. Entré comme apprenti compositeur à la Bonne Presse en 1892, il était devenu sous-directeur de l'imprimerie. Il est tué d'une balle au cœur le 12 mai 1915 à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), lors d'un assaut à la baïonnette. Sa mort est l'occasion de plusieurs articles dans *La Croix* et *le Pèlerin*, ainsi que de nombreuses lettres de soldats au front. L'un de ses quatre enfants, Jacques (1909-1998), sera employé puis journaliste à *La Croix* de 1937 à 1974.



LA CROIX

39^e ANNÉE. — N 40 948

Le N° 40 CENTIMES

B. — MARDI 42 NOVEMBRE 1918

5, RUE BAYARD, PARIS-VIII^e
Adresse télégraphique :
CROIBAYAN PARIS

PARAISANT SIX FOIS PAR SEMAINE

FRANCE... Un an 24 fr. 6 mois 13 fr. 3 mois 7 fr. 15 jours 3 fr. 10 jours 2 fr. 5 jours 1 fr. 50 c.

ADMINISTRATION... Paris 52-35
ADMINISTRATION... Paris 63-73
IMPRIMERIE et PHOTODUPLICATION... Paris 60-20

Lundi matin à 11 heures, le canon a annoncé à Paris la cessation du feu

L'armistice avait été signé à 6 heures du matin, dans le train spécial du maréchal Foch. La censure interdit encore la publication des conditions jusqu'à l'heure où il en sera donné lecture dans les Parlements alliés.

L'affreux cauchemar est évanoui. La guerre est virtuellement terminée.

ADVENIAT REGNUM TUUM
Dieu protège la France!
Mercredi 13 novembre. — SAINT BRICE
Paris, le 11 novembre 1918.
LA JOURNÉE
Le grand thaumaturge français, saint Martin, qui, de son vivant, avait combattu



La fin Hohenzollern

ne II a abdiqué, le kronprinz a le trône impérial et royal, et l'on a d'une régence qui gouvernerait et la Prusse au nom d'un douze ans! et ce prince serait l'otocrotion d'un chancelier social-archies sont perdus quand elles sous de tels patronages, et nous devoir que s'il est proclamé, le peur aura le sort du tsar de Boris. fin des Hohenzollern.

o occidit Lucifer? Comment est le Lucifer allemand? Avant la faisait grande figure dans le nef d'un vaste empire, peuplé et aspirant à la domination universelle laquelle il semblait marcher à tour à tour, il promulguait la Prusse sous son égide ou mena- de sa poudre sèche et de son- chement aiguë. Aux popula- sultanes qu'il prenait sous sa protection, il apparaissait comme au prophète, et il visitait les- us avec tout l'apparat d'un chef- Empire... t est-il tombé de si haut si bas- urs du ciel dans les profondeurs ? « C'est la guerre! » Sans un peuple ne lui pardonne pas la- aignée de millions d'hommes- indigée, les souffrances qu'il lui- urer, les illusions dont il l'entre- us de retentissantes proclama- qu'au sein d'une victoire appa- sa savait déjà perdu; les malé- ont l'univers entier chargé l'Al- battue... y a plus encore. Il y eut une- archie qui connut sinon de pa- ntes, du moins d'aussi grandes- ns. Lorsque, fils incertain et- contesté d'un roi fou, Char- avait perdu la moitié de son- et n'était plus salué par l'en- niphant, que du titre de roi de il semblait que l'antique race- e dut sombrer sous les coups de- Parlements et les Universités, les princes du sang et les grands vassaux acclamaient à Paris le vainqueur, le peuple priait pour le « gentil dauphin », demandait à Dieu de rendre aux fleurs de lys leur splen- deur immaculée et, à Domrémy, une humble bergère s'entretenait avec les saints et les anges du ciel de ce pauvre prince qu'elle allait conduire à Reims dans les splendeurs du sacre. L'âme populaire, malgré tout, union intime avec la dynastie. Voilà le miracle patriotique qui

merveillement dans Jeanne d'Arc avec le miracle divin.

Dans leur détresse présente, les Hohenzollern n'ont rien vu de pareil. Leur dynastie ne s'était pas incarnée dans l'Alle- manne comme s'était incarnée dans la vieille France l'antique lignée de nos rois. Ils étaient toujours les Hohenzollern, descendants des hobereaux de Souabe et de Thuringe, ils n'étaient pas la Maison d'Al- lemagne, comme nos Capétiens étaient la Maison de France. C'était l'épée qui avait fait leur puissance, et non leur so- confondant au cours de nombreux siècles avec la vie de la nation tout entière.

Le roi de France apparaissait au peuple jadis comme le successeur et le continua- leur de ses rois auquel le sacre conférait comme un huitième sacrement, de ces « droiliers » qui, pour faire régner la justice, poursuivaient, comme Louis VI, les seigneurs pillards, les citaient comme saint Louis sous le chêne de Vincennes, ou comme Philippe-Auguste devant la cour des pairs.

Les Hohenzollern, au contraire, appa- raissaient comme les héritiers de la force; ils invoquaient eux-mêmes, comme source de leur puissance, « le roi de- poine »? N'est-ce pas par la plus sacrilège usurpation que l'un d'eux avait transformé en principal séculière cette Prusse qu'il ne gouvernait qu'au nom de l'Ordre teuto- nique dont il était le grand maître? et, ainsi aux origines de la Prusse, s'élevaient l'apostasie et l'usurpation d'un religieux en rupture de vœux. N'est-ce pas par des injustices cyniquement affichées, que Frédéric II a fait la grandeur de la Prusse, en volant la Silésie à l'Autriche et la Pologne aux Polonais? N'est-ce pas, enfin, par le rap de l'Empire-Lorrain que s'est fait, en 1871, l'Empire allemand?

Le prestige monarchique dans lequel Guillaume II aimait à se draper n'avait-il pas été frappé au cœur par les fonda- teurs eux-mêmes de l'Empire allemand? Après Sedan, les plus anciennes familles régnantes de l'Allemagne furent déposées par les parvenus de Prusse; les Guelfes de Hanovre furent traités par leur confrère de Berlin avec autant de désin- volture que le sont aujourd'hui par les socialistes les Wittelsbach de Bavière et les Zähringen de Wurtemberg. C'est donc en vain que les Hohenzollern essayaient de se tausser la dignité de rois de droit divin; en réalité, en Prusse d'abord, en Allemagne ensuite, ils n'avaient créé qu'une monarchie césarienne.

Or, la raison d'être de ces monarchies, c'est la victoire par la force matérielle; et leur maintien dépend du maintien de leur force. Or elle s'affaïsse, qu'elle dispa- raisse, et elles meurent s'affaïssent et dispa- raissent sans espoir de retour. C'est la confirmation éloquent de la parole du Maître: « Quiconque se servira de l'épée, c'est-à-dire mettra sa confiance dans sa- sente épée et non dans son droit, périra par

nant, rois, méditez cette terrible leçon », s'écriait du haut de la chaire Bossuet ra- contant à Louis XIV et à sa cour la chute tragique de Charles I^{er} d'Angleterre, décapité devant White-Hall. (Que les rois de notre temps, les peuples vainqueurs, méditent aussi la grande leçon qui se déroule sous leurs yeux. Ils ont la force: qu'ils aient la ferme résolution de n'en user que pour faire régner dans le monde, non la violence, mais le droit, et qu'ils n'oublient pas, dans les règlements à intervenir, que l'injustice appelle l'injus- tice, et que la vraie paix, comme le Pro- phète nos Livres Saints, « est celle qui a embrassé la justice: *justitia et pax* ocu- talis sunt ».

JEAN GUIRAUD.

L'écroulement

- Guillaume II de Hohenzollern en fuite.
- Louis III et Rupprecht de Wittelsbach en fuite.
- Guillaume II de Wurtemberg en fuite.
- Le roi de Saxe déposé.
- Le kronprinz disparu.
- Le prince de Brunswick abdicque.
- Le prince Max de Bade démissionne.
- Bertha Krupp et son mari arrêtés.
- La Hesse en République.

Les événements se précipitent en Alle- manne avec une rapidité foudroyante. L'aigle est abattu, la tête de bronze est terrassée. Sa chute entraîne un éfondre- ment général de cet empire qui voulait dominer le monde.

Vendredi, Max de Bade démissionna et, samedi matin, le kaiser abdiquait en pro- nouçant cette parole mémorable: « Puisse mon abdication servir au bien de l'Alle- manne! » Reminiscence théâtrale. Le Kron- prinz signait, en pleurant, sa renonciation au trône. L'Empire d'Allemagne n'est plus... Le chancelier Max de Bade passait les services de la chancellerie au socialiste majoritaire Ebert, ancien ouvrier bour- fier

suivant la demande de ses protecteurs ger- maniques. C'est le général Coanda qui le remplace.

A Constantinople

Le torpilleur français *Mémorial*, ayant à son bord le général de brigade Durouss, et le torpilleur britannique *Shark* avec un général bri- tannique, sont entrés le 10 novembre dans les Dardanelles pour aller mouiller ensemble devant Constantinople, où les rejoindront incessamment les escadres alliées.



Bayard